

Le Canard

MONTREAL, 28 OCT. 1882

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 30 centimes par année, payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FRIATHAULT & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boîte 345.

A NOS ABONNÉS.

Comme témoignage de reconnaissance envers ceux qui ont bien voulu recevoir notre journal et comme encouragement à ceux qui désirent grossir la liste déjà nombreuse de nos abonnés, nous avons résolu d'offrir aux uns et aux autres une prime qui vaut à elle seule le prix de l'abonnement. Ce cadeau sera expédié à qui de droit aux conditions suivantes : Tous les abonnés qui nous enverront le montant qu'ils nous doivent et tous les nouveaux abonnés qui paieront d'avance pour un an, recevront un magnifique chansonnier noté de 100 pages, pourvu qu'ils nous envoient en même temps que l'argent un timbre de trois centimes pour le port de la prime. Qu'on se le dise.

AVIS

Mr. Rémi Tremblay, vient d'abandonner la rédaction du Canard pour des raisons qui lui sont personnelles. Nous le regrettons sincèrement tant pour nous que pour les lecteurs assidus de notre petite feuille. Ce qui nous console un peu, c'est que monsieur Tremblay a bien voulu nous promettre de collaborer à notre journal de temps à autre et nous sommes sûrs qu'il tiendra parole.

A batons rompus

Je ne vous ferai pas de chronique cette semaine ; le ciel est triste, la pluie tombe et votre pauvre chroniqueur n'a pas aujourd'hui l'humeur bien gaie. C'est vraiment dommage car j'avais l'intention de vous dire bien des choses et surtout des choses bien intéressantes. Je vous aurais dit par exemple pourquoi le maire Beaudry n'a pas permis à la police d'assister aux funérailles de l'échevin Laberge la semaine dernière et pourquoi il s'est abstenu lui-même de prendre part à cette imposante démonstration. J'aurais éprouvé un véritable plaisir à réhabiliter notre premier magistrat dans l'esprit du public, car nos grands journaux quotidiens l'ont indignement colonisé dans cette circonstance. Un d'entre eux a été jusqu'à dire que notre digne maire profitait de sa haute position sociale pour satisfaire ses rancunes personnelles et que sa haine invétérée pourvrait ses ennemis jusqu'au delà de la tombe. Il fallait que le confrère fut bien à court de copie pour inventer de semblables bouffonneries. Le Canard qui n'a aucune animosité politique ou autre contre qui que ce soit, s'est donné la peine de prendre des informations auprès des personnes les mieux renseignées, et je serais en état de vous faire part des raisons qui expliquent la conduite pour ainsi dire inexplicable de ce pauvre Mr. Beaudry. mais encore une fois, je ne puis pas et le sujet m'embête. Pourtant, chers lecteurs, ce serait lâche et cruel de ma part, de ne pas continuer après avoir ainsi piqué votre curiosité, et je vois bien qu'il faut que je m'exécute. Ma foi, tant pis !... je me risque.

Tout le monde connaît l'esprit d'économie hors ligne de notre hono-

rable maire ; il a promis en prenant possession du fauteuil civique de réparer le désordre qui régnait depuis longtemps dans les finances de notre conseil de ville, et il tient sa promesse. On se rappelle encore cette fameuse question des volontaires et l'on n'a pas oublié les soupirs et les gémissements de notre infortuné maire quand il a fallu délier les cordons de la bourse et payer ces malencontreux militaires. Eh bien, quand on est venu le prier de vouloir bien faire assister la police en corps aux obsèques de l'échevin Laberge, ce pauvre maire a craint de s'exposer de nouveau aux mêmes avanies, et il s'est empressé d'aller consulter le savant avocat de la Corporation. Celui-ci trouvant la question passablement épineuse a fait mander en toute hâte à son bureau le célèbre E. D. la lumière du barreau de Montréal. Leminent légiste après avoir suffisamment réfléchi de tous les côtés a décidé qu'on effât les hommes de police pour bien faire quelques réclamations pour le surcroît du besogne qu'on voulait leur imposer, et l'hon. M. Beaudry a vu de refusé de refuser ce qu'on lui demandait.

Quant à son abstention personnelle c'est une pure affaire de cœur et de sentiment. Quand on voit lui annoncer la mort de cet échevin qu'il aimait tant, la douleur qu'il ressentait fut tellement intense que les poils de sa barbe se hérissèrent et l'on eut un instant qu'il allait s'évanouir. Il n'en fut rien cependant, il eut la force de se rendre chez lui où il se renferma dans sa chambre. Pendant toute la nuit des oreilles indiscrettes entendirent les gémissements et les sanglots qui déchiraient sa poitrine. Il n'est donc pas étonnant que ce bon maire ait brillé par son absence aux funérailles de l'échevin Laberge. Il craignait de se donner en spectacle à la foule qui encombrerait les rues ce jour-là. Il ne voulait pas que l'on vît sur sa joue vénérable les sillons creusés par les larmes qu'il avait versées depuis trois jours. Puis, qui sait ?... cet ingrat public l'aurait peut-être taxé d'hypocrisie ; il a préféré rester chez lui et il a bien fait.

Maintenant que j'ai fait mon devoir et que j'ai suffisamment lavé le maire Beaudry de l'accusation odieuse qu'on avait fait planer sur sa tête permettez-moi chers lecteurs, de passer à un autre ordre d'idées.

**

J'ai rencontré l'autre jour mon ami P..., garçon excessivement spirituel mais très enthousiaste. Après avoir parlé l'un et l'autre de la saison qui commence, de la pluie et du beau temps ; il prit un air de mystère et m'annonça confidentiellement qu'il venait d'abandonner le célibat pour les doux liens de l'hyménée. Il y a huit jours, me dit-il que l'heureux événement s'est accompli et mon bonheur est si complet que je crois toujours rêver. Ce n'est pas une femme que j'ai épousée mon cher... Ah bah !... — Non c'est un ange ! Un ange de beauté, de candeur et de bonté, une perle de tendresse et d'amour et je suis encore à me demander ce que j'ai fait pour mériter une telle faveur ! — Mais mon cher lui dis-je en souriant, je ne suis pas aussi flatté que toi, car tu es bien le garçon le plus accompli que je connaisse. — Tu me flattes. — Mais non, je t'assure. — Si, mais ce n'est pas tout, reprit-il avec feu, à toutes les qualités que je viens d'énumérer ma femme joint encore une instruction solide et complète. Elle possède à fond tous les classiques, elle s'it par cœur Lamartine, Musset, Coppée et tous les autres ! Et ce qu'il y a de plus étonnant moi cher, c'est qu'elle écrit une lettre sans faute. Tu sais si c'est rare chez nos jeunes filles canadiennes (parlons charmantes lettrées, ce n'est pas moi qui parle, c'est mon ami, il ne faut pas l'oublier) eh bien, c'est comme je te dis je te ferai voir ses lettres et tu en jugeras toi-même, ou plutôt fais-

mieux que cela, fais moi le plaisir de venir dîner avec nous dimanche et tu verras que je n'ai rien exagéré. Je le lui promis et nous nous séparâmes.

Je fus fidèle au rendez-vous ; le dimanche suivant vers les cinq heures je me rendis chez mon ami. La bonne qui vint m'ouvrir la porte m'annonça que monsieur venait de sortir mais qu'il ne tarderait pas à rentrer. On me conduisit dans un charmant petit salon où l'on me pria de vouloir bien attendre quelques instants. Mon attente ne fut pas longue en effet car à peine avais-je eu le temps de m'asseoir que ce bon P..., entra. Il vint à moi avec empressement me serra la main et me remercia de lui avoir tenu parole. — Tu n'as pas vu ma femme, n'est-ce pas ? — Mais non, je... — Excuse moi un moment je cours la chercher. — Je me hâtai de rajuster le nœud de ma cravate et quand je levai les yeux ; ce cher P..., tout radieux était devant moi avec sa jeune épouse. Quelle ne fut pas ma stupefaction en reconnaissant la personne que j'avais prise pour la bonne un instant auparavant. Après les présentations d'usage, on m'offrit un siège, et l'on se mit à causer. On avait à peu près épuisé toutes les banalités habituelles, quand mon ami, s'adressant à sa femme, lui dit : — Tu n'as pas besoin de te gêner avec monsieur, tu sais, Lucie, c'est un vieil ami d'enfance, un autre moi-même, et nous sommes véritablement en famille. — Alors, mon chéri, répondit Lucie en minaudant, je me permettrai de te dire que je vous ai ménagé une surprise pour le dîner. — Une surprise voyons qu'est-ce que c'est ? — Oh ! je ne le dis pas, je veux vous le laisser deviner.

Allons, me dit mon ami, aide-moi de tes lumières, et cherchons ensemble. — Je le veux bien, répondis-je, mais madame s'en va bien aimable de vouloir préciser un peu. Voyons, madame, est-ce une chose qui se mange ? — Oui, monsieur, et pour vous aider je vous dirai que cela commence par S. — Par S... une salade ? — Non. — Un salmisi ? — Non. — Une soupe à l'ognon ? — Non. — Une sauce aux tomates ? — Non. — Ah ! j'y suis s'écria mon ami, des sardines à l'huile !... — Non trois fois non, fit sa jeune femme en éclatant de rire, et je vois bien que vous ne le trouverez jamais, j'aime autant vous le dire de suite : du céleri !

Vous pouvez vous imaginer la tête que fit ce pauvre P. et je n'ai pas besoin d'ajouter que je fus suffisamment renseigné sur la haute instruction de madame.

**

Comme mot de la fin je vous raconterai une petite anecdote à propos d'un bon vieux curé de campagne en visite à l'évêché de Montréal. Un bon curé, qui ne visait en aucune façon à l'élégance, et qui n'avait aucune prétention était lors d'être tiré à quatre épingles.

Il avait surtout un vieux chapeau dont la forme un peu surannée et les nombreuses taches de graisse attestaient les états de service. Le pauvre homme était souvent en butte aux quolibets de ses jeunes confrères à cause du fameux chapeau. Un jour qu'il était en visite à l'évêché un chanoine lui dit : — Mais, mon cher Mr. V... quand donc vous débarrasserez-vous de l'affreux chapeau que vous portez depuis si longtemps ? Moi j'en ai un semblable, mais je ne le mets que pour aller aux cabinets.

— Eh ! bien moi, reprit le bonhomme d'un ton gouguenard, je ne mets le mien que quand je viens à l'évêché !

— Avez-vous remarqué que la plupart des chanteurs abusent de leurs bras pour gesticuler ?

D'où je conclus que si l'agriculture manque de bras, les "chants" en ont à revendre !

COUACS.

Tout le monde devrait lire *La fille de Marquerite* que publie actuellement le FEUILLETON ILLUSTRÉ. C'est le plus bel ouvrage littéraire qui ait paru au Canada jusqu'à ce jour. Demandez, *gratis*, un numéro échantillon à Morneau et Cie, Montréal.

Un médecin qui a soigné Sarah Burnhard jeune fille disait dernièrement :

— Elle était déjà si maigre que lorsqu'elle avait pris une pilule, elle avait l'air d'être enceinte !

On donne avec chaque paquet de Diamond Dye des indications très précises sur la manière de s'en servir. Rien n'égale cette préparation pour teindre les mousses et les herbes séchées, les œufs, l'ivoire, les cheveux, etc, etc.

Entendu dans les coulisses d'un café-concert :

Un auteur. — Eh bien, avez-vous lu la dernière chansonnette que je vous ai envoyée.

Un compositeur. — Oui je lui ai même trouvé un air.

L'auteur ravi. Ah ! lequel ?
Le compositeur. — L'air bête.
Tableau !

Les enfants terribles.

Un grand jeune homme à l'air godaiche, apporte des dragées à la petite Madeleine, sa filleule :

Dis donc, parrain, lui dit le baby, au moins elles ne sont pas en plâtre comme celles que tu m'as apportées l'autre jour !

Qui t'a dit qu'elles étaient en plâtre ?

— C'est maman, qui m'a dit : " Ne mange pas ces dragées ; elles sont en plâtre, comme ton grand oncle de parrain !!! "

On parlait entre femmes d'une jeune fille dont la beauté fait sensation, mais qui pour des raisons de fortune ou autres, ne voit aucun des nombreux aspirants se déclarer formellement.

— Elle fait toutes les conquêtes qu'il lui plaît, dit l'une.

— C'est vrai répliqua une autre, mais elle donnerait tous ses sujets pour avoir un maître,

La langue française sera toujours cruelle pour les étrangers.

Un anglais est harcelé par un débitur récalcitrant qui habite Paris. Ne voyant pas venir l'argent qu'il attend, il se décide à écrire pour lui rafraîchir la mémoire.

Il termine sa lettre par ce post-scriptum bien senti :

" J'ai attendu assez longtemps, j'espère que vous voudrez bien maintenant vous guillotiner de bonne grâce... "

Le débiteur a été vivement impressionné de cette injonction, a première lecture. Il a fini par comprendre qu'il s'agissait simplement de s'exécuter.

Ce qu'il n'a pas fait, du reste.

Echos du Grelot.

Gobin à Bertholier. — Sais-tu quel est le vin le plus vieux ?

Bertholier. — C'est le blanc.

Gobin. Suffit pas. Le plus vieux vin, c'est le champagne, parce que ça mousse tache et grise.

A Barbizon.

— Tiens des poules dans tes rosiers ! Ce sont sans doute les poules du moussier ?

— Chasse-les, je n'aime pas ceux qui me nuisent.

Horrible ! il est vrai que c'est la fin de la saison.

au tirant de la botte, un ballon rouge indicateur se balançait au moindre soufflé de l'air.

Ces préparatifs terminés, tous les chasseurs revinrent au campement et se livrèrent aux douceurs d'une sieste, troublée seulement par de trop nombreux moustiques.

Restons à l'assise près de l'un de ces pig's et nous allons connaître dans toute sa beauté l'invention de l'arandoul.

Dès que les hommes se sont éloignés, tous les bruits de la forêt reprennent leur intensité : beuglements, miaulements, cris variés d'animaux, cours folles dans la profondeur du fourré, glissements dans les hautes herbes ou dans les feuilles, sifflements de reptiler, chant d'oiseaux, croassements, cris discordants de perroquets se disant : As-tu déjeuné, Jacquet ? dans leur langue naturelle ; de longs vols d'oiseaux de toutes les couleurs sillonnent l'air pendant que par terre, des myriades de fourmis de toute taille, des légions d'insectes gros parfois comme le poing courent dans l'herbe, se heurtent, se disputent, se massacrent et se mangent ! Tout vit, tout s'anime, tout remue, tout fourmille dans l'immense forêt ! Mais voyez, des perroquets s'envolent effarés d'un arbre dont les branches semblent se mouvoir et se tordre, c'est un grand fourcouroyou de l'épée la plus venimeuse que l'élat de la botte a reveillé et qui descend de l'arbre autour duquel il était enroulé.

Regardez ! ce long sillon tracé dans les hautes herbes, c'est le fourcouroyou qui s'avance vers l'objet de sa convoitise ; la botte vernie le fascine et l'attire, il arrive, se redresse, et balance sa tête plate en lançant des regards de colère sur la botte dont la froide impassibilité l'exaspère.

Un long sifflement retentit, le fourcouroyou se déroule, ses anneaux et s'est précipité sur la botte. En un second, elle est engloutie, le fourcouroyou ferme voluptueusement les yeux et s'efforce de faire passer l'éperon. Encore un effort et l'éperon passe ! Soudain un bruit strident se fait entendre, orrrrr !... le serpent semble recevoir une secousse électrique, il ouvre son immense gueule, et tout son corps se tend raide comme une barre de fer !

Le piège a joué ! En appuyant sur l'éperon, le reptile a fait partir la détente d'un ressort qui, s'allongeant subitement, lui fait une espèce de colonne vertébrale raide et inflexible. Le hideux reptile ne peut plus bouger ; la gueule ouverte, l'air ahuri, il attend le chasseur qui guidera vers le lieu du drame le ballon rouge continuant à se balancer.

Autre avantage du procédé de l'arandoul, la botte et le ressort peuvent resserrir.

Il nous semble inutile d'en dire davantage sur ces chasses si faciles. En quelques mois le but de l'expédition était rempli et l'arandoul revenait à New York, où, les comptes liquidés, chacun des hommes de l'expédition se trouva possesseur d'une jolie fortune, bien au dessous, il est vrai, de celle engloutie avec la Belle Léocadie ; après les fructueuses expéditions en Malaisie, mais après tout montant à un nombre suffisamment respectable de dollars.

Nous arrivons dans la vie de notre héros à une nouvelle phase, à une période d'agitation fougueuse causée par les plus violentes passions.

(A continuer.)

"ROUGH ON RATS."

Chassez les rats, souris, coquerelles, mouches, fourmis, bêtes punaises, sautes, taupes, 15 cts. Chez les Droguistes.

Une dame au recenseur qui prend des renseignements : — Mon âge ?....

Vingt-cinq ans.

— Dequels combien d'années ?

— C'est une impertinence.